



Consortium national
de formation en santé

HIVER 2011

Bulletin

w w w . c n f s . n e t

Que sont-ils devenus?

*Des diplômés du CNFS de partout
au pays nous parlent de leur expérience
et de l'importance pour eux d'offrir des
services de santé en français dans
leur communauté.*



Que sont-ils devenus ?

3

Mot de la directrice générale

4

Le CNFS — Une alliance stratégique exceptionnelle

5

Shawn-Éric Poulin

6

Jennifer Thompson

6

Louise Castonguay

7

Gloria Tshimpanga

7

Celty Lessard

8

Caroline Tardif

9

Danielle Grenier

9

Mirelle d'Entremont

10

Suzanne Sauvé

11

Valérie Pomerleau

11

Karelle Robichaud

12

Coralie Boudreau

13

Formation linguistique et adaptation culturelle

13

Dossier Immigration



Consortium national de formation en santé
Secrétariat national
260, rue Dalhousie, bureau 400
Ottawa (Ontario) K1N 7E4
TÉLÉPHONE: (613) 244-7837
SANS FRAIS: 1-866-551-2637 (CNFS)
TÉLÉCOPIEUR: (613) 244-0283
SITE WEB: www.cnfs.net





Mot de la directrice générale

Douze témoignages qui en disent long.

« ...le succès du CNFS repose sur des individus engagés et convaincus à tous les niveaux, dans toutes les institutions et dans toutes les disciplines qui croient tous à l'importance d'offrir des services de santé en français de qualité aux francophones en situation minoritaire à l'échelle du pays... »

Nous vous présentons dans ce Bulletin douze témoignages de diplômés du Consortium national de formation en santé (CNFS) maintenant engagés et pratiquant dans leur communauté et qui parlent au nom de tous les autres étudiants et diplômés du CNFS. Depuis sa création il y a déjà huit ans, le CNFS et ses institutions membres ont contribué à former des milliers de professionnels de la santé dans plus de 86 programmes à travers le Canada.

Vous retrouverez également dans ce Bulletin, un aperçu de trois études effectuées dans le cadre de notre projet de Formation linguistique et d'adaptation culturelle, ainsi que des nouvelles de notre dossier immigration.

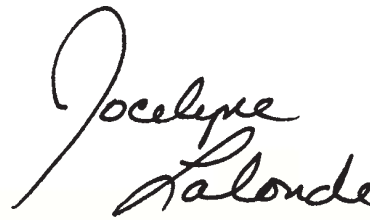
Nous sommes fiers des résultats probants de nos nombreux programmes et initiatives de formation. Tel qu'illustré tout au long de ce Bulletin, le CNFS répond clairement à son mandat en formant des professionnels de la santé francophones, lesquels, une fois diplômés, contribuent à améliorer et à accroître l'offre et la prestation de services de santé et de services sociaux en français, dans leur région d'origine ou dans les communautés francophones en situation minoritaire.

Pour ce faire, nous nous sommes donnés un modèle de gouvernance qui démontre la volonté collective des institutions membres de contribuer à notre objectif commun, soit celui d'améliorer et d'accroître l'accès à des services de santé en français de qualité auprès des communautés francophones en situation minoritaire, par l'entremise des programmes de formation et de recherche du CNFS.

Le CNFS, c'est une histoire de réussite assortie d'un modèle novateur de gestion et de collaboration avec le gouvernement fédéral : un modèle qui favorise l'autonomie, la concertation et la communication, et qui permet un arrimage entre les priorités et politiques fédérales et les besoins et réalités provinciales et régionales des communautés francophones minoritaires. Nous tenons d'ailleurs à saluer d'emblée la flexibilité, le leadership et l'appui constant du gouvernement fédéral, par l'entremise de Santé Canada et de son Bureau d'appui aux communautés de langue officielle, avec qui nous travaillons en étroite collaboration depuis le début.

Le Consortium privilégie donc une approche concertée et coordonnée avec des objectifs collectifs qui favorisent la collaboration et les partenariats au bénéfice d'une francophonie plus forte à l'échelle canadienne.

C'est clair : notre réussite est possible grâce à une volonté et à un engagement collectif à tous les échelons, national, provincial/territorial, régional, et surtout interinstitutionnel. Mais avant tout, le succès du CNFS repose sur des individus engagés et convaincus à tous les niveaux, dans toutes les institutions et dans toutes les disciplines qui croient tous à l'importance d'offrir des services de santé en français de qualité aux francophones en situation minoritaire à l'échelle du pays.



Jocelyne Lalonde, directrice générale



Des résultats probants du CNFS depuis 2003...

- Plus de 6 000 étudiants inscrits
- Plus de 2000 diplômés CNFS
- 44 nouveaux programmes universitaires et collégiaux en santé en français
- 185 projets de recherche soutenus par le CNFS
- 86 % des diplômés CNFS travaillent au sein de communautés francophones et acadiennes minoritaires.
- 79% des diplômés CNFS retournent travailler dans leur région de provenance.

Le CNFS

Une alliance stratégique exceptionnelle

Le CNFS est un regroupement pancanadien de onze institutions d'enseignement universitaire et collégial, ainsi que de partenaires régionaux. Les institutions membres offrent toutes des programmes d'études en français dans diverses disciplines de la santé, alors que les partenaires régionaux contribuent à améliorer l'accès à ces programmes de formation en santé.

Le CNFS vise à améliorer les services de santé en français offerts dans les communautés francophones en situation minoritaire par la formation de professionnels de la santé francophones et, complémentirement, par la recherche dans le domaine de la santé qui se rattache à cette formation et aux besoins de ces communautés.

Un appui et un engagement du gouvernement rentable et efficace

Le CNFS représente une proposition collective concertée de ses onze institutions membres, ainsi que de son Secrétariat national. Chaque institution est responsable de la mise en œuvre de son plan de travail et reçoit du financement de Santé Canada.

Au fil des ans, Santé Canada a ouvert plusieurs portes auprès d'autres divisions de Santé Canada et de ministères concernés par le mandat du CNFS, tels que: **Ressources humaines et développement des compétences Canada** et **Citoyenneté et Immigration Canada**. L'appui financier de ces autres entités gouvernementales a permis la mise en œuvre d'initiatives complémentaires aux activités de formation et de recherche de base du CNFS, notamment dans le domaine de l'immigration.

Des initiatives novatrices et durables

Les activités du CNFS s'inscrivent selon quatre axes d'intervention stratégiques : le recrutement, la formation, la recherche et la coordination afin de :

- Élaborer des stratégies et réaliser des campagnes de recrutement d'étudiants et d'enseignants dans le domaine de la santé en français;

- Maintenir et élargir l'accès et les capacités en formation incluant : la formation clinique, la formation à distance et la formation continue;
- Renforcer l'apport de la recherche à la formation en santé et à l'amélioration des services de santé en français, en tenant compte de la définition des besoins de la francophonie minoritaire canadienne;
- Assurer la coordination entre les différents intervenants du CNFS ainsi que la liaison et la collaboration avec les réseaux complémentaires, sur le plan régional, provincial/territorial et national.

Le CNFS – La santé en français, des carrières qui font du bien!

Des programmes d'études postsecondaires dans le domaine des sciences de la santé et celui des sciences humaines et sociales sont offerts dans les institutions membres du CNFS tels que:

- des diplômes et certificats collégiaux en hygiène dentaire, préposé aux services de soutien personnel, soins paramédicaux, soins infirmiers, technologie en radiation médicale, techniques pharmaceutiques et bien d'autres;
- des baccalauréats et diplômes d'études supérieures en audiologie, ergothérapie, kinésiologie, médecine, nutrition, orthophonie, sage-femme, sciences infirmières, psychologie, thérapie respiratoire, travail social et bien d'autres.



Que sont-ils devenus ?

Nous avons parcouru le pays à la recherche de témoignages d'étudiants et de diplômés du CNFS qui nous ont exprimé dans leurs mots les raisons pour lesquelles ils ou elles ont décidé d'étudier en français. Partout, on a reconnu l'importance d'offrir des services de santé et des services sociaux aux populations francophones et acadiennes qui vivent en milieu minoritaire. Nous vous présentons en rafale quelques-uns de ces témoignages.



Shawn-Éric Poulin

**Ambulancier paramédical,
Sudbury, Ontario**

« Mon travail me permet d'aider les personnes au maximum. Lorsque je m'adresse à un client francophone en détresse dans sa langue, son niveau d'anxiété baisse et sa détresse diminue ».

C'est ce qu'a constaté Shawn-Éric Poulin, 33 ans, diplômé du programme de technique ambulancière et de soins paramédicaux du Collège Boréal de Sudbury, Ontario, et qui travaille comme ambulancier paramédical dans cette ville.

Originaire de Cornwall, ce Franco-Ontarien a décidé qu'il deviendrait ambulancier dès son adolescence alors qu'il regardait régulièrement son émission de télévision préférée « Rescue 911 ». Et il est passé du rêve à la réalité lorsqu'il a été accepté au Collège Boréal.

Et même si sa journée de travail n'est pas toujours aussi palpitante qu'une émission de télévision, il a toujours le feu sacré. Tellement, qu'il enseigne également au Collège à temps partiel plus particulièrement en offrant les composantes « opérations », « laboratoires » et « stages aux urgences » du programme.

Shaw-Éric a travaillé comme ambulancier à Blind River et à Cornwall, mais il est retourné à Sudbury parce que ça lui permettait de marier son métier d'ambulancier à celui d'enseignant, deux domaines qui le passionnent. À tel point qu'il arrive récemment d'une tournée de promotion du programme dans le nord ontarien pour recruter d'autres Franco-Ontariens.

À Sudbury, Shawn-Éric travaille dans un milieu bilingue et il se compte chanceux. Ses collègues anglophones comprennent l'importance de desservir leur clientèle dans leur langue. C'est pourquoi ils font souvent appel à ses services (et à ceux des autres membres bilingues du service) pour prendre les appels où il est clair que le client parle français. C'est en sorte la valeur ajoutée qu'il apporte à son emploi.

« Les clients francophones ont le droit de recevoir des services ambulanciers en français et nous devons tout faire pour former nos ambulanciers paramédicaux en conséquence », conclut-il.



Jennifer Thompson

Technologue en électrophysiologie médicale, Hôpital régional de Campbellton, Nouveau-Brunswick

« Lorsqu'une personne se présente pour un électroencéphalogramme, je me mets à sa place et je me dis qu'il est important que je puisse lui expliquer clairement et dans sa langue ce qui va se passer ».

C'est en ces termes que Jennifer Thompson décrit l'importance de communiquer en français dans son travail.

Âgée de 26 ans, diplômée du programme de Technologie d'électrophysiologie médicale du Collège communautaire

de Campbellton au Nouveau-Brunswick en 2007, Jennifer travaille à l'Hôpital régional de Campbellton, un établissement régional de soins généraux de 166 lits qui offre tous les services de soins primaires et secondaires aux résidents de la région. C'est un hôpital bilingue desservant une population composée de 50% de francophones, dont plusieurs sont beaucoup plus à l'aise en français « surtout lorsqu'ils se présentent dans un centre de santé ».

L'électroencéphalographie (EEG) est la mesure de l'activité électrique du cerveau par des électrodes placées sur le cuir chevelu souvent représentée sous la forme d'un tracé appelé *électroencéphalogramme*. Donc, la majorité des patients qui subissent un EEG peuvent être intimidés par le test puisqu'ils savent qu'il peut révéler des choses importantes. « De là l'importance de leur communiquer la bonne information, de les rassurer, et surtout de répondre à toutes leurs questions dans leur langue ».

Au cours d'une journée de travail normale, Jennifer voit 5 à 6 patients par jour. Elle travaille dans une unité où tout le personnel est bilingue, ce qui rend sa journée de travail beaucoup plus agréable.

Issue d'une famille bilingue (un père anglophone et une mère francophone), Jennifer a toujours étudié en français, que ce soit à l'école secondaire ou à l'Université de Moncton où elle a fait quelques années en arts visuels avant de se diriger « vers quelque chose de plus concret » au Collège communautaire de Campbellton.

Trois choses la motivent à rester dans le domaine de la santé : les conditions de travail sont très bonnes; la situation de relation d'aide qu'elle vit au quotidien est très stimulante; et, elle continue d'apprendre quelque chose de nouveau chaque jour.



Louise Castonguay,

Technologue en radiologie Hôpital régional de Campbellton, Nouveau-Brunswick

« Je vois environ vingt patients par jour et la moitié sont francophones. Lorsque je leur parle en français, je les sens plus à l'aise et plus ouverts. Ils comprennent mieux ce qu'on fait et pourquoi on le fait ».

Originaire de St-Cantin au Nouveau-Brunswick, Louise travaille à l'Hôpital régional de Campbellton à une heure de chez elle. Elle est diplômée du Collège communautaire du Nouveau-Brunswick en technologie de radiologie diagnostique.



Gloria Tshimpanga

Infirmière, Hôpital général de Saint-Boniface, Manitoba

« En situation de stress, ce qui importe c'est que la personne malade puisse être comprise et soignée dans sa langue rapidement ».

Ce constat, Gloria Tshimpanga et ses collègues anglophones qui requièrent ses services le font régulièrement lorsqu'ils accueillent des francophones au service des urgences de l'Hôpital général de Saint-Boniface au Manitoba.

C'est en quelque sorte une valeur ajoutée qu'apporte avec elle cette jeune Congolaise d'origine de 27 ans, arrivée au Canada il

y huit ans. Depuis lors, elle a obtenu son diplôme en sciences infirmières du Collège universitaire de Saint-Boniface en 2007, son baccalauréat en sciences infirmières de l'Université d'Ottawa en 2008 et elle poursuit présentement ses études de maîtrise en sciences infirmières (à distance) à l'Université d'Ottawa, pour devenir infirmière-praticienne d'ici peu.

Gloria est très fière de sa contribution lorsqu'on fait appel à ses services professionnels et linguistiques. Pour elle, les deux vont de pair dans le milieu où elle travaille. Autant elle explique aux autres professionnels ce que le malade ressent, autant elle explique les informations du médecin, par exemple, à une personne unilingue en état de crise.

« Le service des urgences est sans doute l'endroit où il est le plus important de bien comprendre et se faire comprendre tant pour le malade que pour les médecins et infirmières » ajoute-t-elle.

Pourquoi Gloria a-t-elle choisi cette profession? Tout d'abord parce qu'elle lui permet d'explorer le domaine des relations humaines et sociales. Ensuite, parce qu'il y a énormément de possibilités de carrière dans le domaine à la grandeur du pays (les infirmières-praticiennes sont demandées dans plusieurs provinces), parce qu'il y a beaucoup de flexibilité dans les horaires (éventuellement, elle voudrait pouvoir combiner pratique active et enseignement), et finalement parce que la formation requise s'offre en français (au Manitoba et en Ontario dans son cas).



Celty Lessard

Infirmière, Centre de santé du Sacré-Cœur, Hôpital McLellan, Alberta

« Lorsqu'un patient francophone se présente aux urgences et qu'il se plaint d'avoir mal au cœur à une infirmière ou un médecin unilingue anglais, ceux-ci pourraient mal interpréter ces symptômes et penser qu'il fait une crise cardiaque alors que le patient n'a que des nausées ».

Cette constatation surprenante est faite par une jeune infirmière qui travaille souvent avec des patients Franco-Albertains et presque unilingues.

Celty Lessard, 23 ans, a obtenu son baccalauréat en sciences infirmières du Campus Saint-Jean de l'Université de l'Alberta

en 2009. Elle travaille depuis à l'Hôpital McLellan à McLellan, Alberta, une petite municipalité bilingue située à quelque 440 km d'Edmonton, mais tout près de sa ville natale, Falher où réside encore sa famille.

Cet hôpital communautaire, situé au cœur de l'Alberta francophone, dispose d'une vingtaine de lits de soins aigus et d'un service des urgences. Près de 60% des personnes qui s'y présentent sont francophones. De plus, chez les personnes âgées, plusieurs sont presque unilingues, de là l'importance de leur offrir des services en français.

L'hôpital prône une approche qui vise le contrôle de la douleur chez les patients. Et pour Celty, cette approche passe par la capacité de soigner le patient dans sa langue. « L'évaluation de l'état de santé se fait en partie sur ce que la personne nous dit.

Notre niveau de compréhension a donc un impact direct sur le diagnostic que nous allons faire de son état de santé », dit-elle.

Ses collègues et amis anglophones la trouvent chanceuse de pouvoir travailler dans les deux langues, d'ailleurs Celty ne se décrit pas comme francophone, mais plutôt comme francophile! Elle vient d'une famille d'enseignants : un père francophone et une mère anglophone. Ceux-ci lui ont toujours appris l'importance de connaître et d'apprécier ses origines.

Et lorsqu'est venu le temps d'aller à l'université, son choix s'est arrêté sur le Campus Saint-Jean parce qu'il lui offrait un programme en français à la mesure de ses besoins qui lui permettrait de retourner dans sa communauté franco-albertaine parmi les siens.

Et dans le cas de Caroline Tardif, technicienne en pharmacie à Sudbury en Ontario, ce sont près de 60% des clients qui sont francophones.

Caroline est diplômée du programme de techniques pharmaceutiques du Collège Boréal. Pour elle ce fut un changement de carrière important puisqu'elle était auparavant technicienne juridique. Cette mère de famille de 40 ans a été attirée vers sa nouvelle profession, autant par son intérêt pour le domaine de la santé, que par la réputation du Collège Boréal, en plus du fait qu'elle pouvait étudier en français.

Aujourd'hui, elle travaille dans un milieu bilingue dans une pharmacie qui dispense plus de 400 ordonnances par jour, incluant les médicaments intraveineux et les services au Centre d'accès aux soins communautaires. Ces collègues de travail sont en majeure partie bilingues, les clients aussi, ainsi que les représentants pharmaceutiques qui visitent régulièrement la pharmacie.

Caroline ne chôme pas. Dès 8h le matin, 4 jours par semaine, elle est sur place avant l'arrivée des clients, puisqu'elle est responsable de la préparation des médicaments intraveineux, en plus des rapports à écrire. Et ensuite, le reste de sa journée en pharmacie se déroule assez rapidement.

Souvent, une partie de ses soirées est consacrée à préparer ses cours ou corriger des travaux puisque le mercredi, elle enseigne à temps partiel au programme de techniques pharmaceutiques au Collège Boréal.

Et comme si ce n'était pas assez, elle étudie pour obtenir l'examen de certification de technicienne en pharmacie de l'Ordre des pharmaciens de l'Ontario.



Caroline Tardif **Technicienne en pharmacie,** **Sudbury, Ontario**

« Pour être efficace, un médicament doit être pris selon les indications du médecin. Il est donc très important que la personne qui prend le médicament comprenne très bien les indications, sinon il peut y avoir des conséquences graves sur sa santé. De là l'importance de communiquer les informations dans la langue du client ».



Danielle Grenier

Travailleuse sociale, Office régional de la santé, Santé sud-est inc., Manitoba

« Les francophones du Manitoba sont en droit de demander des services de santé et des services sociaux en français et dans mon travail, je fais de l'offre active »

Originaire de St-Claude, un petit village de 600 habitants au sud de Winnipeg, Danielle Grenier aurait pu choisir d'aller étudier à Ottawa, Montréal ou Moncton. Mais cette jeune travailleuse sociale de 23 ans a décidé de faire son baccalauréat en travail social en français au Collège universitaire de Saint-

Boniface, pour demeurer dans sa province et faire bénéficier les siens de ses services.

Fraîchement diplômée, Danielle travaille depuis peu pour l'Office régional de la santé, Santé sud-est inc. comme travailleuse sociale en santé mentale. Plus particulièrement, elle aide les personnes adultes ayant des problèmes de santé mentale à acquérir, entretenir et garder un logement.

Sa journée typique de travail consiste à étudier les dossiers de ses clients et à leur rendre visite sur place. Donc, son auto est en quelque sorte son bureau et lorsqu'elle prend la route, elle doit être prête à répondre à toutes les questions en tant qu'intervenante de première ligne.

« C'est une profession très exigeante mentalement puisqu'elle demande une connaissance approfondie du dossier, une capacité d'écoute hors pair et des habiletés d'intervention à la fois planifiées et ponctuelles ». Et si on tient compte du temps mis à l'étude du dossier, du temps de déplacement et des rencontres, Danielle peut voir, rencontrer, évaluer et aider trois personnes par jour.

Danielle occupe un poste bilingue et même si la majorité des personnes qu'elle rencontre sont des anglophones, ses clients francophones sont très reconnaissants de pouvoir obtenir des services dans leur langue dans leur province.

« Les francophones du Manitoba sont en droit de demander des services de santé et des services sociaux en français et dans mon travail, je fais de l'offre active ». Il y a près de 45 000 francophones au Manitoba majoritairement situés près de Winnipeg et ses environs. Elle-même issue d'une famille de troisième génération de Franco-Manitobains, Danielle est convaincue de l'importance d'offrir des services en français.

Mirelle d'Entremont

Travailleuse sociale, Granville Ferry, Nouvelle-Écosse

« Même si je travaille la plupart du temps en anglais, je réalise que je suis une valeur ajoutée importante pour mon équipe. »

Mirelle est travailleuse sociale au service de Protection de l'enfance à Granville Ferry en Nouvelle-Écosse. Dans son travail de tous les jours, elle côtoie des enfants, des familles d'accueil

et des parents souvent en situation de crise et doit les aider à trouver des solutions.

L'agence où elle travaille fait de l'offre active de services en français et lorsqu'il y a une demande, c'est à Mirelle qu'on fait appel. On lui dit souvent : « Si tu n'étais pas ici, qu'est-ce qu'on ferait? » Et même si elle prend ce compliment avec un grain de sel et que ça ne la dérange pas d'être « la francophone de service », Mirelle réalise fort bien le besoin d'offrir des services dans les deux langues dans cette communauté.

D'ailleurs, son employeur, le gouvernement de la Nouvelle-Écosse, identifie de plus en plus de postes bilingues dans les régions où le besoin se fait sentir. Ce qui donne un net avantage à des jeunes comme Mirelle, originaire de Saulnierville, une communauté francophone située à quelque cent kilomètres de là.

Après avoir terminé son secondaire en français, Mirelle a décidé de compléter son baccalauréat en service social, un programme offert conjointement par l'Université Sainte-Anne,

la seule institution d'enseignement postsecondaire de langue française en Nouvelle-Écosse, et l'Université Laurentienne de Sudbury, en Ontario.

Sa motivation : demeurer dans sa communauté et poursuivre sa formation en français. Pour l'instant, elle veut continuer à prendre de l'expérience dans le domaine de la protection de l'enfance, mais elle songe à des études de maîtrise et à s'orienter vers le domaine de la toxicomanie tout en demeurant dans la région.



Suzanne Sauvé **Orthophoniste, Edmonton, Alberta**

« C'est à travers notre langue première qu'on exprime le mieux nos émotions. L'orthophoniste travaille le langage pour que la personne puisse parler et être comprise dans sa langue ».

C'est en ces termes que Suzanne Sauvé démontre l'importance de la profession qu'elle exerce dans une province majoritairement anglophone.

Suzanne est orthophoniste à Edmonton, Alberta. En fait, elle est une des quelques orthophonistes francophones dans cette province qui compte près de 70 000 francophones. Pour elle, il est essentiel d'offrir des services pour traiter les troubles de la communication dans la langue maternelle de ses clients de tous âges, même s'ils sont dans un milieu anglophone.

« Parce que contrairement aux autres professionnels de la santé qui doivent recueillir de l'information pour mieux traiter leurs patients, les orthophonistes travaillent sur l'habileté même avec laquelle les patients vont communiquer et comprendre cette information, et la langue est ce qui est traité ». C'est un élément clé dans la prestation de soins de santé et de services sociaux, quel que soit l'endroit où l'on demeure ou la langue que l'on parle.

Originaire d'Ottawa, Suzanne a été traductrice, professeure de français langue seconde et agente de développement social avant de réorienter sa carrière vers l'orthophonie. C'est après avoir eu besoin d'une évaluation orthophonique pour son jeune enfant qu'elle est retournée aux études pour faire une maîtrise en orthophonie à l'Université de l'Alberta (en anglais) puis un certificat en orthophonie en français au Campus Saint-Jean.

Maintenant dans la quarantaine, elle travaille en pratique privée à temps partiel. « En choisissant de me spécialiser auprès des francophones, je touche à toutes les clientèles, de l'enfant qui a des problèmes de langage à l'adulte qui se relève d'un accident vasculaire cérébral ». Les défis sont nombreux : la disponibilité et les coûts des outils d'évaluation, le manque de matériel de traitement et le fait qu'il faille parfois évaluer une même personne dans les deux langues, sont des facteurs clés de son environnement.

Suzanne maintient que pour un francophone qui décide de vivre sa vie en français, c'est important de recevoir les services de santé dont il a besoin dans sa langue.



Valérie Pomerleau Hygiéniste dentaire, Ottawa, Ontario

« L'accès aux services de santé en français ne doit pas se limiter aux réseaux publics ».

C'est du moins ce que pense Valérie Pomerleau, 23 ans, hygiéniste dentaire dans une clinique privée du secteur Orléans à Ottawa.

Diplômée du programme d'hygiène dentaire de La Cité collégiale d'Ottawa en 2009, Valérie est convaincue que la majorité des quelque 75% de clients francophones qui fréquentent la clinique où elle travaille le font parce qu'ils peuvent recevoir des services dentaires dans leur langue.

Personne n'aime une visite chez le dentiste. Mais, selon Valérie, le fait que les clients peuvent se faire expliquer en français leur condition dentaire souvent complexe, qu'ils peuvent poser des questions sur les traitements qu'ils reçoivent en français, et qu'elle peut leur parler dans leur langue pendant qu'ils reçoivent leur traitement, ce qui contribue grandement à réduire leur stress et à améliorer leur condition.

Originaire de Hawkesbury dans l'est de l'Ontario, Valérie a tout d'abord étudié à Montréal pendant quelque temps avant de revenir à Ottawa pour s'inscrire à La Cité collégiale. Pourquoi la Cité et ce programme en particulier? Parce que l'institution a une excellente réputation et que le programme répondait à ses attentes.

Valérie considère que l'emploi qu'elle occupe, depuis juillet 2009, lui donnera le temps de solidifier ses assises avant de retourner aux études pour terminer un baccalauréat pour ensuite...enseigner dans une institution comme La Cité collégiale dans un domaine lié aux sciences de la santé.

La Cité fait d'ailleurs encore partie de son univers puisqu'elle siège présentement sur le Comité consultatif du programme d'hygiène dentaire et de soins dentaires. C'est ce comité qui revoit le programme actuel et qui planifie son avenir. Elle siège sur ce comité avec des enseignants, des dentistes, d'autres étudiants, ainsi que des hygiénistes dentaires. Valérie considère qu'il est très important de « garder un pied dans la porte » pour plusieurs raisons : d'abord, c'est une façon pour elle de se tenir au courant des nouveaux développements dans son domaine; et puisqu'elle veut revenir dans le monde de l'éducation, quoi de mieux de fréquenter régulièrement des personnes ayant les mêmes intérêts.



Photo : Léo Blanchard

Karelle Robichaud Infirmière, Hôpital régional Dr. George-L.-Dumont, Moncton, Nouveau-Brunswick

« Je suis une personne fonceuse et très impliquée. Tout ce qui s'appelle recherche, connaissances nouvelles, enseignement, contact avec les patients et leurs familles m'intéressent au plus haut point ».

C'est ainsi que se décrit Karelle Robichaud, bachelière en sciences infirmières, étudiante à la maîtrise en sciences infirmières à l'Université de Moncton et infirmière en hémodialyse à l'Hôpital régional Dr-Georges-L.Dumont de Moncton.

Âgée de 27 ans et originaire de Tracadie-Sheila dans la Péninsule acadienne, Karelle a toujours étudié en français au Nouveau-Brunswick. Elle reconnaît l'importance de communiquer avec les patients dans la langue de leur choix et croit que le personnel soignant doit toujours pouvoir répondre aux besoins linguistiques de tous.

L'Hôpital régional Dr-Georges-L.-Dumont où elle travaille est le principal établissement du Réseau de Santé Vitalité. Cet hôpital de plus de 300 lits offre aux patients une gamme de services de santé de base, spécialisés, et tertiaires avec une technologie de pointe, et ce, *dans la langue officielle de leur choix*. L'Hôpital est un centre de référence à l'échelle provinciale pour ses services hautement spécialisés. À titre d'hôpital d'enseignement et de recherche, l'établissement entretient des liens étroits avec l'Université de Moncton et plusieurs autres universités et collèges du pays.

De plus, l'hôpital est géré en français, ce qui permet la tenue de dossiers et la prise des notes médicales en français. De là l'importance pour l'Université de Moncton de recruter et

former des professionnels de la santé en français - originaires du Nouveau-Brunswick et d'ailleurs.

Sa relation avec l'Hôpital et avec son université a été déterminante dans la volonté de Karelle de faire progresser la profession d'infirmière et dans sa décision de poursuivre ses études de maîtrise. Des études qui se déroulent bien puisqu'elle est déjà en préparation de sa thèse qui porte sur un domaine de recherche en lien direct avec les personnes en traitement d'hémodialyse.

Lorsqu'on lui demande ce qu'elle aurait fait si le programme de maîtrise n'avait pas été offert à Moncton, elle répond qu'elle aurait probablement quitté pour aller étudier ailleurs et que ses chances de revenir travailler « chez elle » auraient été grandement diminuées.

Et même si elle travaille et étudie, elle nourrit ses ambitions et rêve d'occuper un poste d'infirmière clinicienne spécialisée en néphrologie, « un poste qui pour le moment n'existe pas encore à l'Hôpital régional Dr-Georges-L.-Dumont » ajoute-t-elle.



Coralie Boudreau

Médecin, Ottawa, Ontario

«Ne pas avoir de services en français pour une population francophone, c'est tout près de ne pas avoir de services. Il y a plein de gens qui ne se sentent pas suffisamment à l'aise dans leur seconde langue pour aller voir le médecin ou pour communiquer leurs besoins. S'ils ont honte de bien le dire, ils ne vont peut-être pas le dire.»

Les futurs patients de Coralie C. Boudreau qui lui raconteront leur vie et leurs maux auront en face d'eux un médecin à l'écoute et toujours curieux d'en apprendre davantage sur la nature humaine.

«C'est la meilleure des excuses pour jaser avec les patients. C'est une belle petite visite. On parle, on jase, on en apprend un peu à propos de la famille » raconte celle qui a complété cette année ses études en médecine en français à l'Université d'Ottawa.

Originaire de la région acadienne de la Baie Sainte-Marie au sud-ouest de la Nouvelle-Écosse, elle y a étudié en français du primaire jusqu'à l'université, où elle a complété un

baccalauréat en sciences à l'Université Sainte-Anne avec l'objectif final d'étudier la médecine en français.

Elle a été acceptée en médecine à l'Université d'Ottawa par l'entremise du programme d'admission du CNFS. Huit places sont réservées à la Faculté de médecine de l'Université d'Ottawa pour des francophones des provinces autres que l'Ontario et le Québec, qui désirent étudier en médecine en français.

«Par chez nous, la majorité des gens qui s'en vont en médecine le font en français et la majorité profite de l'entente Québec-Nouveau-Brunswick», raconte Coralie. Mais elle a choisi Ottawa, «capitale bilingue avec plein d'activités », où elle avait déjà travaillé comme étudiante pendant deux étés. Sa «vision romantique de la ville» a fait le reste.

Pour les relations humaines

Plus que tout, ce sont les relations humaines tissées avec les patients qui justifient le choix de Coralie pour cette profession. «Au départ, j'aime la science. Et j'aime le mystère ». Le mystère? « Le patient peut se plaindre d'un mal de tête, mais la réalité c'est que ce n'est pas la tête le problème, ce pourrait être ailleurs dans le corps. L'idée de fouiller pour trouver où est le problème m'intéresse.»

Il y a aussi la façon d'exprimer le mal qui l'intrigue. Selon elle, les gens expriment leur mal en fonction de leur vécu et de leur culture. C'est ce qui l'interpelle. «La souffrance, la joie et la peur sont beaucoup fondées sur nos traditions culturelles et notre manière de vivre et non pas seulement sur notre personnalité.

«Deux personnes qui ont le même mal vont l'expérimenter et l'exprimer d'une différente façon et elles vont aussi vivre le soulagement d'une différente façon. Je trouve intéressant d'avoir une carrière où on peut rencontrer plein de gens, vivre plein d'expériences, sans jamais avoir deux patients semblables. Je ne pense pas qu'on peut demander mieux».

Après avoir vu fonctionner le système de santé de l'intérieur, elle a déjà tiré quelques conclusions concernant les relations entre un médecin et son patient.

«Ce sont les petites choses qui comptent. Comprendre qu'un patient qui souffre est en train de souffrir. Admettre que c'est vrai. Il suffit d'écouter et de réagir comme être humain. On est comme eux : on ressent la peur, la joie, le mal nous aussi. Il suffit de montrer qu'on est humain et qu'on passe au travers de la même chose, mais pas au même moment».

La résidence et la ruralité

Venant d'un milieu rural, c'est en milieu rural qu'elle a choisi de faire sa résidence en médecine familiale. Elle débute d'ailleurs une aventure d'une durée de deux ans en médecine familiale à Terre-Neuve. C'est la dernière étape avant d'obtenir son permis de pratique.

Elle avoue candidement qu'elle n'a même pas fait de demande en Nouvelle-Écosse, en raison de l'approche en enseignement. Elle aurait bien aimé retourner dans sa province, sauf qu'elle aurait dû vivre à Dalhousie, Halifax, ou Dartmouth, ce qu'elle appelle «la grosse ville». Il y avait d'autres endroits au Canada où elle aurait pu faire sa résidence en milieu rural, mais elle a jugé que ses chances étaient meilleures à Terre-Neuve.

«Je suis une fille rurale. Quatre années à Ottawa, c'est suffisant pour moi. Le programme à Terre-Neuve est rural et éloigné». Sa résidence sera itinérante, car elle travaillera dans toute la province, incluant le Labrador.

La résidence ne se fera toutefois pas en français. Mais elle a bel et bien l'intention de faire carrière dans un milieu rural francophone, que ce soit dans les Maritimes ou ailleurs au pays, incluant le Québec. Dans un monde idéal, elle souhaite pratiquer la médecine au nouveau centre de santé communautaire de Meteghan, dans son coin de pays.

Elle considère d'ailleurs comme un avantage de travailler dans sa collectivité. « Qui peut le mieux t'aider à t'exprimer que quelqu'un qui parle non seulement ta langue, mais aussi ton dialecte et qui a le même vécu culturel. Personne ne peut mieux comprendre que quelqu'un qui a vécu dans une communauté semblable».

Expérience internationale

Tout son parcours la destine d'ailleurs à la ruralité. Elle a déjà à son actif trois expériences internationales en milieu rural dans des pays en voie de développement, soit à titre personnel, soit dans le cadre d'un stage.

Elle a d'abord vécu dans une famille au Nicaragua pendant huit semaines, l'été précédent son entrée en médecine, où elle a enseigné l'hygiène et la nutrition et travaillé dans le centre de santé communautaire.

Sa deuxième expérience personnelle s'est déroulée en Équateur pendant huit semaines, entre sa deuxième et troisième année de médecine. Elle a travaillé au centre

communautaire dans la partie la plus pauvre de la ville de Quito et a notamment participé à la campagne de vaccination contre la rage.

Sa troisième expérience internationale s'est déroulée au Bénin dans le cadre d'un stage, par l'entremise du Bureau des affaires francophones de la Faculté de médecine de l'Université d'Ottawa.

Le programme de médecine en français

Elle n'a que des bons mots pour le programme de médecine en français. «Le programme de médecine en français à l'Université d'Ottawa n'est pas loin d'être excellent. On avait une belle petite classe de 40 étudiants. Dès la première et la deuxième année, on avait davantage d'expérience clinique que la majorité de mes amis qui sont à Ottawa où ailleurs en médecine.

«Nous avons aussi des cliniques simulées. Toutes les deux semaines, on avait la chance de pratiquer une entrevue et un examen physique avec un médecin et un patient. On avait la réaction du médecin et du patient. À l'époque, je détestais passionnément les cliniques simulées, mais je savais que c'était bon pour moi».

Elle n'a aussi que des bons mots pour le CNFS. «Si ce n'était du CNFS, les seules personnes qui seraient capables d'étudier la médecine en français seraient celles qui vivent dans les

provinces où il y a une école de médecine en français. Techniquement, on pourrait étudier en anglais et pratiquer en français, mais c'est plus difficile. J'avais fait toutes mes études en français; est-ce que j'allais vraiment réapprendre tous les termes en anglais? Ça ne me tentait vraiment pas».

Elle ajoute que le CNFS aide à garder des liens avec sa collectivité en organisant des stages, ce qu'elle a fait à quatre reprises avec des médecins de Baie Sainte-Marie.

Le Bureau des affaires francophones de l'Université d'Ottawa, par l'entremise du CNFS, s'assure aussi que les examens sont bien traduits en français.

Que pense-t-elle de l'importance des services en français en milieu minoritaire?

«C'est essentiel. Dans notre région, il y a des médecins francophones, mais il n'y en a pas assez pour desservir toute notre population. Il y a des gens qui vont dans les régions avoisinantes pour trouver un médecin de famille. Et comme c'est une région rurale, il n'y a pas de spécialiste».

Publié avec la permission de Coralie C. Boudreau – Bulletin des diplômés du CNFS – Volet Université d'Ottawa

www.cnfs.net

Formation linguistique, adaptation culturelle et services de santé en français – trois études conjointes

Il y a un an, le Consortium national de formation en santé et la Société Santé en français ont débuté la mise en oeuvre du programme de Formation linguistique et d'adaptation culturelle (FLAC) financé par Santé Canada.

Ce programme vise deux catégories de professionnels de la santé : ceux dont le français est la langue première, mais qui ont toujours travaillé en milieu plus anglophone ou qui ont reçu leur formation en anglais; et ceux dont le français est la langue seconde ou même tertiaire, mais qui ont un niveau intermédiaire ou élevé en français.

À moyen et à long terme, le programme FLAC vise à améliorer l'accès aux services de santé en français en contribuant à habiliter et à soutenir les professionnels de la santé ainsi qu'à mettre en place des stratégies de sensibilisation dans les établissements de santé.

Une étape importante du programme consistait à mener trois études afin de mieux connaître les besoins et les enjeux en matière de formation linguistique et d'adaptation culturelle : la première a déterminé les besoins des professionnels de la santé; la deuxième a permis la recension des programmes de formation adaptés à leurs besoins; et la troisième a contribué à comprendre leur environnement de travail au moyen d'une collecte de données auprès de gestionnaires d'établissements.

Au terme de ces études, il est clair que les 323 professionnels de la santé interrogés veulent offrir des services de santé en français. Même lorsqu'ils sont de langue maternelle anglaise, la plupart s'avèrent sensibilisés à l'importance des compétences linguistiques pour assurer la qualité des services de santé et ils tentent de prodiguer des soins en français lorsque les patients leur en font la demande.

La moitié des répondants déclare vouloir améliorer leurs compétences en français; l'intérêt est plus marqué chez les professionnels de langue maternelle anglaise, mais il est aussi présent chez plusieurs professionnels de langue française. L'étude de besoins a confirmé qu'il est nécessaire de favoriser le maintien des acquis langagiers chez les professionnels capables de s'exprimer en français et qu'il existe d'importants besoins en matière d'adaptation culturelle, surtout en Ontario et dans les provinces de l'Ouest.

Les trois études ont fait ressortir quatre grands axes de travail pour les années à venir :

- 1) augmenter le nombre d'étudiants dans les différentes disciplines de la santé afin d'arriver à combler la demande de professionnels capables de s'exprimer dans les deux langues officielles;
- 2) sensibiliser les francophones à l'importance de demander des services de santé en français;
- 3) travailler de plus près avec les gestionnaires d'établissements de santé pour les aider à saisir l'importance des compétences linguistiques pour la qualité des services de santé et pour les amener à mettre en place des conditions favorables aux services en français;
- 4) développer davantage le réseautage et la mobilisation des professionnels de la santé afin d'encourager l'offre active de services en français pour qu'elle soit dûment reconnue et valorisée.

Onze recommandations spécifiques ont été formulées suite aux études. On peut consulter l'étude au complet, ainsi que les recommandations au www.cnfs.net.

Dossier Immigration

C'est un fait reconnu qui fait la manchette presque quotidiennement : le Canada connaît une pénurie de professionnels dans le domaine de la santé, en particulier dans les milieux francophones. Le recrutement, l'intégration et la rétention des professionnels francophones de la santé formés à l'étranger constituent donc un atout pour la société canadienne.

Des grandes orientations ont été proposées dans le Plan stratégique 2006-2011 du Comité directeur de Citoyenneté et Immigration Canada – communautés francophones en situation minoritaire, dont la reconnaissance des acquis et des expériences des travailleurs formés à l'étranger pour favoriser l'employabilité.

Le comité reconnaît l'importance du domaine de la santé et recommande le développement et l'offre de formations d'appoint et de stages pour la mise à niveau des compétences et habilités reliées à l'emploi.

Voici un témoignage d'une professionnelle de la santé qui a bénéficié des services d'orientation et d'intégration du CNFS.

Nathalie Kazadi :

« En 2006, j'ai commencé le processus pour réintégrer la profession d'infirmière que j'exerçais chez moi en République démocratique du Congo. Mais, malheureusement, pour moi, ma demande fut rejetée au niveau de l'organisme chargé d'établir les équivalences des diplômes. C'était la fin de mon rêve pour redevenir infirmière dans mon pays d'accueil. Quand, j'ai entendu parler du projet du CNFS sur l'intégration des professionnels de la santé formés à l'étranger, j'ai automatiquement contacté l'agent de développement de Winnipeg pour pouvoir participer au projet. Grâce au partenariat entre le CNFS et l'Ordre des infirmières du Manitoba, mon dossier fut réactivé et aujourd'hui je suis les cours de mise à niveau offerts par le CNFS au Collège universitaire de Saint-Boniface pour être en mesure de passer les examens bientôt ».

w w w . c n f s . n e t



Consortium national
de formation en santé

Secrétariat national

260, rue Dalhousie, bureau 400
Ottawa (Ontario) K1N 7E4

TÉLÉPHONE: (613) 244-7837

SANS FRAIS: 1-866-551-2637 (CNFS)

TÉLÉCOPIEUR: (613) 244-0283

SITeWEB: www.cnfs.net